

# La fille du Colonel : [suite]

Autor(en): **Saint-Martin, Ch.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **26 (1888)**

Heft 14

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-190344>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

volliont remolà ein alleint frequentà. Et pi lài a onco lo conseiller, lo syndiquo et l'assesseu que tâtson adé d'avai la potta netta po se dai iadzo lo préfet ào bin on conseiller d'Etat allavè per hazà passà pè lo veladzo. Mâ po lè z'autrès dzeins, que ne sè laissent pas crétrè tota la barba, sè ràclliont la frimousse on iadzo pè senanna ; et po cein profitont de la demeinde matin, quand l'ont gouvernâ, ariâ, fè la patoura, trait lo fémé, einvouâ lè rebats su la courtena, fè la litière, étrelhi, et reméssi per devant la maison. Quand tot cein est fé, l'est lo moment dè sè revoudrè on bocon, et l'est adon qu'on fâ manœuvrâ lo rajão po mettrè bas 'na barba dè 8 dzo et dai iadzo dè quieinzè.

On deçando né, lè z'hommo que portàvont à la fretéri furont tot èbàyi dè lài vairè arrevà lo père Pécet que vegnâi colâ, qu'étâi dza tot frais razâ. Mâ, se sè desiront, quinna bianna a-te que z'u Pécet dè s'ètrè dza raclliâ lo mor ; et ion dè cliiâo z'hommo lài fâ :

— Ein l'honneu dè quoui, père Pécet, vo z'ètès vo dza razâ, voâi, deçando ?

— Eh bin, se repond lo père Pécet, c'est que vu allâ déman matin à la montagne po trovâ mon caïon.

## LA FILLE DU COLONEL.

### VI

Et, de sa voix fraîche, elle appela de nouveau :

— Michel !

— Ma colonelle ?

Michel revint avec les deux chevaux derrière lui.

— Connais-tu le capitaine Maurel ?

— De la troisième du second ?

— Oui. Quel âge a-t-il, d'abord ?

— C'est un homme de trente-cinq ans, environ.

— Bon officier ?

Michel sourit et garda le silence. Jeanne insista :

— Tu sais, mon vieux Michel, il faut tout me dire, à moi. La consigne est de ne jamais tromper ses chefs. Et puis, je ne t'aimerais plus, si tu ne me dis pas toute la vérité !

A cette seule pensée, le bon Michel frissonna :

— Oh ! mademoiselle... pardon, ma colonelle... je vous dirai tout, puisque vous le voulez. Le capitaine Maurel est un très bon officier ; seulement, il est sévère en diable, et dame, quand ça ne va pas, cristi de nom de nom !...

Jeanne sourit :

— Eh bien ! demanda-t-elle, quand ça ne va pas ?

— Eh bien ! tout en tremble, à tout casser, dans la troisième du second !

Cette naïve expression des sentiments de Michel n'émut pas beaucoup Jeanne, qui fit une dernière question :

— Est-il aimé des hommes ?

— Ah ! pour ça, oui, ma colonelle ; plus il est sévère, plus il l'aime, à la troisième ! On sait bien cela, au régiment. Mais on dit qu'il va partir, le capitaine.

Jeanne frémit, malgré elle :

— Partir ? dit-elle ; pour aller où ?

— Au Tonkin ! On prétend qu'il a fait une demande au ministère.

La belle enfant fit signe à Michel d'approcher son cheval, ferma violemment ses registres, monta en selle, enfonça ses éperons dans le ventre de Folle-Avoine, et s'élança dans un galop furieux à travers la forêt :

— Non, ma parole d'honneur, murmurait-elle dans la

brise qui lui fouettait le visage, il n'y a plus d'hommes !... il n'y a plus que des femmes !

Le capitaine, gardant soigneusement les arrêts qui lui avaient été infligés par le lieutenant-colonel pour un acte d'étourderie involontaire, était assis au coin de son feu, auprès d'une petite table ronde, et lisait la *Vie du prince Eugène de Savoie*, par l'historien Mauvillon.

Il suivait attentivement tous les détails de cette glorieuse campagne de 1716, campagne que Napoléon ne se lassait pas d'admirer et qui fut couronnée, le 5 août, par la bataille de Peterwardein, suivie à bref délai de la prise de Belgrade et de l'écrasement définitif de l'empire ottoman.

De temps en temps, ses yeux quittaient le livre et se portaient sur une grande carte, dépliée sur la table, où se dessinait le cours du Danube inférieur. Du doigt, alors, et d'un trait de crayon, le capitaine marquait la marche du héros.

Quand il eut achevé sa lecture, Maurel recula la petite table et s'approcha de la fenêtre.

Il roula un fauteuil, s'y plongeant, examina un instant les hirondelles, qui, revenues depuis peu, tournaient autour de la cathédrale voisine, dans les derniers rayons du soleil, puis il fit ce qu'il appelait sa demi-heure de « méditation militaire ».

C'était une singulière habitude qu'il avait prise à vingt-deux ans, en entrant à l'armée, qu'il n'avait jamais perdue depuis lors, et qu'il recommandait gaiement à tous ses camarades.

— Pour lutter contre la vie de garnison, disait-il, pour éviter « la rouille » ou « l'engourdissement », fléau des armées qui ne vont en guerre que tous les quarts de siècle ; pour rester jeune, vif, enthousiaste ; pour garder ses illusions, pour être à quarante ans ce qu'on était à vingt, il n'y a qu'un moyen : il faut se rafraîchir tous les jours dans un bain moral !

Et, ce bain, le capitaine le prenait d'une demi-heure, ordinairement le soir, à la chute du jour, aux sons lointains de la musique ou des clairons. Il lâchait alors la bride à ses pensées et passait en revue tout ce que l'état militaire présente de beau, de grand, de noble ! Oh ! toutes les petites misères du métier disparaissaient alors, tous les soucis d'avancement s'effaçaient, et il ne restait plus que l'honneur, la gloire, le devoir ! Bientôt l'image de la patrie lui apparaissait... il la voyait sanglante, déchirée, humiliée depuis nos désastres, et la colère lui montait au front, une bonne, une vaillante colère, qui ne ressemblait pas à la violence inutile, mais qui était comme une poussée de courage, comme une montée de patriotisme, et, dans ces moments-là, il lui arrivait de saisir son épée et de la baiser comme un fou !

Ah ! si on l'avait vu ! qu'auraient dit les camarades, si prompts à railler ?

Mais on ne le voyait pas, et quand, ensuite, il se rendait au mess, il était toujours plus gai, plus vigoureux, plus fort contre les ennuis de la vie.

C'est à ce bain moral, sans doute, qu'il avait dû sa belle carrière d'officier. On le citait tout bas comme un modèle de travailleur. Les envieux disaient qu'il était né chanceux. La « chance des autres » a toujours servi d'excuse aux oisifs. Sous-lieutenant à vingt-deux ans, lieutenant à vingt-huit, nommé capitaine à la suite d'une action d'éclat en Tunisie, décoré de la Légion d'honneur à trente-deux ans, le capitaine Maurel était ce qu'on appelle dans l'armée un « officier d'avenir ». Ajoutons qu'il avait été, deux années de suite, délégué par le ministère de la guerre pour lever la carte de l'Algérie méridionale, et que ses plans avaient été hautement approuvés.

(A suivre).

Ch. SAINT-MARTIN.